

LE

12

# PETIT PÊCHEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS;

PAR M. DU MERSAN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE  
DU VAUDEVILLE, LE MERCREDI 8 AOUT 1810.

---

PRIX : 1 fr. 25 c.

---

A PARIS,

CHEZ M<sup>lle</sup>. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de  
Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n<sup>o</sup>. 1, rue de  
Richelieu.

---

M D CCC X.

---

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

THÉODORE, petit pêcheur.	M <sup>lle</sup> . DESMARES.
HUBERT, vieux marin.	M. ST.-LÉGER.
THÉRÈSE, mère de Juliette.	M <sup>me</sup> . BODIN.
JULIETTE, aimée de Théodore.	M <sup>lle</sup> . ARSENNE.
CLAUDINE, sa cousine.	M <sup>lle</sup> . MINETTE.
JULIEN, amant de Claudine.	M. GUÉNÉE.
GAUTHIER, faiseur de filets.	M. JOLY.
CORSANGE, voyageur.	M. LE NOBLE.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.	

---

*La Scène est à St.-Vallery, au bord de la mer.*

---

COUPLÉ T D'ANNONCE.

*Air : Traitant l'Amour sans pitié. ( Voltaire chez Ninon. )*

Ce soir, préparant ses rets  
Et faisant tout pour vous plaire,  
Le petit pêcheur espère  
Vous prendre dans ses filets :  
Mais il lui faut du courage,  
Car dans la pièce un orage  
Lui fait craindre du naufrage  
Tous les fâcheux accidens.  
Ah ! laissez, pendant l'ouvrage,  
Faire au théâtre l'orage,  
Et chargez-vous du beau tems.

*Nota.* Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre.

L E

# PETIT PÊCHEUR,

## COMÉDIE.

---

Le théâtre représente un hameau sur le bord de la mer : au fond, à droite, un rocher sur lequel est une petite cabane; des deux côtés, des chaumières avec des demi-portes et des auvents. La première à droite est celle de Gauthier; la première à gauche est celle de Thérèse; elle a deux fenêtres; au dessous de la seconde sont accrochés des filets.

---

### SCENE PREMIERE.

JULIETTE, THERESE, CLAUDINE *et les autres*  
VILLAGEOISES *assises devant leurs portes et travail-*  
*lant.* JULIEN *et les autres* PÊCHEURS *arrivant au*  
*fond.*

LES FEMMES.

AIR : *Le fils à Guillaume.* (Lise et Colin.)

Pour notre ménage,  
Enfans, allons, travaillons :  
Egayons l'ouvrage  
Avec des chansons.

JULIEN.

AIR : *De Paul et Virginie.*

Sans effaroucher les mamans,  
De nos objets, jeunes amans,  
Approchons sans qu'on nous remarque.  
Bon amoureux, bon batelier,  
Qu' chacun, dans ce double métier,  
Apprenne à bien mener sa barque.

LES FEMMES.

Pour notre ménage,  
Enfans, allons, travaillons :  
Egayons l'ouvrage  
Avec des chansons.

CLAUDINE.

AIR : *Il faut que l'on file, file, etc.*

L'autre jour la p'tit' Lucette  
 Filait auprès d' sa maman,  
 V'là que Colin qui la guette,  
 Arrive tout doucement.

*(Les jeunes gens se glissent auprès des jeunes filles.)*

On n' saurait causer tranquille,  
 Colin lui baisait la main ;  
 La maman r'garde soudain.

*(Elles causent et oublient leur ouvrage.)*

THÉRÈSE.

Allons donc, mesdemoiselles ; vous avez le nez  
 en l'air.

Il faut que l'on file, file, file ;  
 Voilà le meilleur refrain.

LES JEUNES FILLES, *filant.*

Il faut que l'on file, etc.

*(Les jeunes gens se retirent au fond.)*

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous donc tant à regarder de côtés et  
 d'autres ?

CLAUDINE.

Pardin', ma tante, qu'y a-t-il à voir ? les arbres,  
 les fleurs, les oiseaux....

THÉRÈSE.

Se détourner de son ouvrage pour des oiseaux !

AIR : *Envain je l'appelle.* (Du Faucon.)

Quelles têtes folles !  
 Combien de paroles !  
 Sans tant babiller,  
 Il faut travailler.

Vraiment autrefois on était plus sage ; *(bis.)*

On f'sait plus d'ouvrage

En bien moins de tems :

On f'sait plus d'ouvrage. *(bis.)*

Ah! les jeunes gens  
 N'ont plus de courage, } (bis.)  
 Et d'puis cinquante ans }  
 Sont devenus bien différens. } (bis.)

CLAUDINE.

Comme vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui!

THÉRÈSE.

Vous êtes toutes des paresseuses. Il n'y a que Juliette qui soit bien gentille; elle ne dit mot et ne quitte pas son ouvrage.

CLAUDINE, à part.

Je le crois bien; Théodore n'est pas ici.

JULIETTE, *soupirant*.

Ma mère! je ne suis pas plus sage qu'une autre!

THÉRÈSE.

Si fait, mon enfant, si fait.

CLAUDINE.

Bah! bah!

AIR : *Vaudeville du printemps.*

Laissons donc prêcher la sagesse,  
 Et sachons employer le tems.  
 Amusons-nous dans la jeunesse,  
 Et cueillons des fleurs au printemps.

(*Les jeunes gens cueillent des bouquets.*)

De l'instant qu'elles sont écloses  
 Profitons bien pour les cueillir;  
 Et de l'amour semons les roses  
 Sur le sentier du doux plaisir.

(*Les amans donnent des bouquets à toutes les jeunes filles, excepté à Juliette.*)

THÉRÈSE.

L'amour, les plaisirs, les roses, langage de coquette.... Ah! ah! que vois-je? d'où viennent ces bouquets que vous n'aviez pas tout-à-l'heure?

(*Elle veut se lever.*)

CLAUDINE, *la retenant.*AIR : *Un fille est un oiseau.*

Vous ne les avez pas vus ;  
 Nous les avons , je vous jure.

THÉRÈSE.

Non , non , c'est une imposture ;  
 Vos secrets me sont connus.  
 Croit-on que je déraisonne ?  
 Vous parliez d'oiseaux , friponne ;  
 Ces oiseaux , je le soupçonne ,  
 De vous se sont approchés.

CLAUDINE, *la retenant.*

Un maudit chasseur les guette.

THÉRÈSE, *à part.*

Ah ! je verrai leur retraite.

*( Elle se lève brusquement et voit les jeunes gens. )*

V'là les oiseaux dénichés.

Ah ! fripons , vous trompez ainsi ma surveillance !

JULIEN.

Mère Thérèse , queu mal que nous faisons ?

## SCENE II.

LES MÊMES, GAUTHIER, *sortant de chez lui un  
 filet à la main.*

GAUTHIER.

Eh bien ! qu'est - ce que c'est donc , voisine ?  
 comme vous criez !

THÉRÈSE.

Ce sont ces petites espiegles-là qui me font enrager.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah ! bonjour , Gauthier , bonjour , voisin Gauthier.

JULIEN.

Bonjour , mon oncle.

GAUTHIER.

Vous m'avez fait une peur ! je croyais que ces diables de corsaires , qui rodent sur les côtes tous les jours , avaient débarqué , et qu'ils enlevaient toutes nos filles ; je venais déjà....

CLAUDINE.

Pour nous défendre?...

GAUTHIER.

Non , voir si c'était eux , pour fermer ma porte comme il faut : je ne les aime pas , moi , ces gens-là ; je ne peux pas les voir.

JULIEN.

Morgué ! mon oncle , c' n'est pas l'embarras , pendant que j'étions à la pêche , j'ons aperçu deux vaisseaux qui avions ben l'air d'être des leurs.

GAUTHIER.

Là ! voyez-vous ça.

CLAUDINE.

Bah ! vous avez toujours peur vous autres. Chantez-nous une ronde , voisin , ça vaudra mieux.

THÉRÈSE.

Non , non , point de ronde ; je veux qu'on travaille.

GAUTHIER.

Eh ! moi donc , je veux travailler aussi ; j'ai une commande de filets pour demain : je vas vous chanter en travaillant , si vous voulez , une romance nouvelle de ma composition.

CLAUDINE.

Ça doit être du joli !

## LE PETIT PÊCHEUR,

GAUTHIER.

Écoutez.

AIR : *Landeriri.*

Quel est ce petit dieu lutin  
 Qui dans l' mond' fait ben du train ?  
 Qui fait danser plus d'une fillette,  
 Le lan la derirette,  
 Et lui fait d'mander un mari,  
 Le lan la deriri ?

*Deuxième couplet.*

On dit qu'il se nomme l'amour,  
 Et qu'il est biau comme le jour ;  
 Savez-vous c' que le drôle guette ?  
 Le lan la derirette,  
 Savez-zous c' qui le rend genti ?  
 Le lan la deriri.

*Troisième couplet.*

Savez-vous quand il prend le cœur  
 De fille dont il veut l' bonheur,  
 C' qui la blesse sous la coudrette  
 Le lan la derirette,  
 Et c' qui tout-d' suite la guérit ?  
 Le lan la deriri.

( *On entend gronder le tonnerre, le théâtre s'obs-  
 curcit; les femmes rentrent leurs ouvrages.* )

CHOEUR.

AIR : *Du jugement de Midas.*

LES FEMMES.

Il s' prépare un orage affreux ;  
 Le tonner' gronde dans les cieux.

JULIEN.

L'air s'embrase de mille feux.

JULIETTE.

Et Théodore... il est en mer.

TOUS.

Dieux ! quel éclair !

CLAUDINE.

Juliette, du courage !

JULIETTE.

O ciel ! (*bis*) si sa barque f'sait naufrage !  
Je perds courage.

(*Le tonnerre tombe ; tout le monde s'enfuit. Juliette et Gauthier restent chacun à leur porte , abrités par l'auvent.*)

## SCÈNE III.

JULIETTE , HUBERT *sur le rocher, sortant de la cabane* ; GAUTHIER.

GAUTHIER.

Ayez du cœur,  
N'ayez pas peur.

JULIETTE.

Au fond du cœur,  
Combien j'ai peur !

HUBERT.

Ciel ! aujourd'hui  
Sois son appui,  
Veille sur lui !

TOUS TROIS.

Mais le ciel commence à s'éclaircir,  
Plus de tempête, plus d'orage ;  
Mais le ciel commence à s'éclaircir.

HUBERT ET JULIETTE.

Théodore va revenir.

GAUTHIER.

Et le beau tems va revenir.

Tenez, v'là Hubert qui sort de sa cabane, avec une lunette d'approche ; il s'intéresse aussi à Théodore, celui-là.

JULIETTE, *courant au pied du rocher.*

Monsieur Hubert !

GAUTHIER.

Prenez donc garde, il pleut encore ; vous allez tout vous mouiller ?

JULIETTE, *mettant son tablier sur sa tête.*

Monsieur Hubert !

HUBERT.

Ah ! c'est vous, Juliette ? que voulez-vous, mon enfant ?

JULIETTE.

Vous devez voir de loin avec votre grande lunette. Dites-moi donc si la barque de Théodore paraît ?

HUBERT.

J'en suis assez inquiet ; je regarde de tous mes yeux, et je ne vois que les vagues agitées, qui semblent balotter quelques débris de vaisseau.

JULIETTE.

Des débris ! ah ! vous me faites trembler !

HUBERT.

Rassurez-vous, Juliette ; ils sont trop forts pour que ce soient ceux de sa légère nacelle. Ce sera quelque bâtiment que la tempête aura jeté contre les bancs de sable dont cette côte est remplie.

JULIETTE.

Il lui sera peut-être arrivé quelque accident.

HUBERT.

Je vois, mon enfant, que l'orage qui vient d'agiter la mer, n'a pas laissé tranquille ce petit cœur.

JULIETTE.

Ah ! monsieur Hubert, vous aimez trop Théodore pour vous moquer de moi.

HUBERT.

Si je l'aime! le jour qu'à la vue de la terre, je perdis dans le même combat mon vaisseau, ma fortune, et mon bras : Théodore, qui était alors pilotin sur mon bâtiment, me dit : Hubert, vous voilà ruiné, vieux, estropié : vous m'avez accueilli, je vous recueille à mon tour. Je l'écoute avec surprise.... Le vaisseau s'enfonçait, je ne pouvais nager avec un bras de moins. Il pousse un canot à la mer, s'y précipite avec moi, fait force de rames, et arrive en deux heures à Saint - Vallery ; ici-même. C'est ici, dit-il, que la Providence nous a poussés, elle nous y nourrira. Mon petit bienfaiteur réclame les secours des bons habitans de ce pays : vous savez comme il construisit, avec leur aide, cette cabane sur ce rocher.

GAUTHIER.

Je crois ben ; je l'ai joliment aidé.

HUBERT.

Il vendit sa tasse d'argent pour acheter des filets, et tous les jours il va sur la barque qui nous a sauvés, chercher sa subsistance et la mienne.

JULIETTE.

C'est bien beau ça, monsieur Hubert.

GAUTHIER.

Oui, c'est beau!

HUBERT.

Le ciel l'en récompensera.

JULIETTE.

Et les hommes aussi, monsieur Hubert.

HUBERT.

Vous voulez dire les femmes; vous l'aimez Juliette.

GAUTHIER.

Laissez donc, monsieur Hubert, elle l'aime! et vous dites ça devant moi?

HUBERT.

Est-ce qu'il faut se gêner, pour dire la vérité à monsieur Gauthier?

AIR : *De la Croisée.*

Tu n'es pas un homme important  
Devant qui chacun se déguise ;  
On peut agir tout bonnement,  
Et te parler avec franchise.  
Je plains un grand qui dans tous lieux,  
De la vérité fuit l'empire ;  
Mais un faquin est trop heureux,  
Car on peut la lui dire.

GAUTHIER.

Bien obligé ! vous croyez donc que Théodore me supplantera ? La mère Thérèse ne veut pas qu'il épouse sa fille ; mamselle Juliette aura en mariage vingt bons arpens de terre, et ça n'est pas pour vot' petit pêcheur, qui n'a que sa barque et ses filets.

HUBERT.

Ah ! morbleu, si je regrette ma fortune, c'est bien à présent. Maudite mer !

GAUTHIER.

Adieu : je vais au rivage savoir s'il y a quelque vaisseau engravé, et surtout, m'informer de ces diables de corsaires qui me trottent dans la tête.

JULIETTE.

Ah ! voici ma mère.

## SCENE IV.

JULIETTE, THERÈSE, HUBERT.

THÉRÈSE.

Eh bien ! Juliette, que faites-vous-là à causer ?

HUBERT.

Eh ! mon dieu, elle ne fait pas grand mal.

THÉRÈSE.

Ah ! vous voilà, vieux raisonneur ! allons, petite paresseuse, rentrez.

HUBERT.

L'orage n'est pas fini.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon !

HUBERT.

Ne grondez donc pas cette enfant.

JULIETTE.

Maman, appeaisez-vous ; j'étais sortie pour savoir si le tems se remettait, et si la barque de Théodore....

THÉRÈSE.

Ah ! nous y voilà ! Théodore ! un petit misérable qui n'a rien !

HUBERT.

Qui travaille pour vivre, et trouve encore le moyen d'obliger son semblable.

THÉRÈSE.

Un orphelin, dont on ne connaît pas les parens !

JULIETTE.

AIR : *De la romance de Benoît.*

Qui, je le sais, un voile épais  
A couvert sa triste naissance ;  
Mais chaque jour, par des bienfaits,  
Il marque son adolescence.  
A quoi bon ce reproche vain ?  
Ah ! grace aux vertus dont il brille,  
Il ne sera plus orphelin ;  
Tous les bons cœurs sont sa famille.

THÉRÈSE.

C'est vous, vieux fou, qui les entretenez dans l'espérance d'être unis.

HUBERT.

Eh ! quand cela serait, où est le mal ?

THÉRÈSE.

Un beau gendre, s'il revient un jour comme vous, avec un bras ou une jambe de moins!

HUBERT.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai servi pendant vingt-cinq ans,  
Et c'est ici, je vous l'assure,  
La première fois que j'entends  
Railler une telle blessure.  
Toujours au milieu des combats,  
Je fus sans peur et sans reproche :  
Morbleu ! si j'ai perdu mon bras,  
C'est qu'il n'était pas dans ma poche.

JULIETTE.

Allons, maman, ne grondez pas.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Ah ! ah ! mère Thérèse ! vite, vite, dépêchez-vous !

THÉRÈSE.

Que je me dépêche ! eh ! pourquoi faire ?

GAUTHIER.

Dépêchez-vous, que je vous dis ; grand feu, grande chère, tout en l'air !

THÉRÈSE.

Qu'est-il donc arrivé ?

GAUTHIER.

L'orage.... la tempête....

THÉRÈSE.

Qu'a de commun la tempête... ?

GAUTHIER.

Ah ! si vous ne me permettez pas de dire....

THÉRÈSE.

Mais dis donc.

HUBERT.

Vous ne lui en laissez pas le tems.

THÉRÈSE.

Parleras-tu ?

GAUTHIER.

Eh ben ! la tempête a jeté un vaisseau marchand contre un banc de sable , il a échoué fort heureusement....

HUBERT.

Fort heureusement ?

GAUTHIER.

Oui , puisque personne n'a péri.

THÉRÈSE.

Mais après, après ; viendras-tu au fait ?

GAUTHIER.

Le fait est qu'il n'y a pas assez d'auberges à Saint-Vallery pour loger tous ces gens-là ; ils cherchent des maisons , et je vous en amène un.

THÉRÈSE.

Il ne fait que des sottises. Eh ! qu'ai-je besoin d'étrangers chez moi , et surtout de naufragés ?

GAUTHIER.

Tiens ! c'est pas vous qu'avez besoin d'eux ; c'est eux qu'ont besoin de vous.

THÉRÈSE.

Que ne les reçois-tu chez toi ?

GAUTHIER.

Chez moi , avec mon ménage de garçon , ils se réchaufferaient joliment !

THÉRÈSE.

Tu es un sot de te mêler de ce qui ne te regarde pas.

GAUTHIER.

Comme vous traitez un gendre futur ! Vous ne savez pas... ?

THÉRÈSE.

Je ne veux rien savoir.

GAUTHIER.

Que cet étranger....

THÉRÈSE.

Aille au diable !

GAUTHIER.

Il vient chez vous ; mais ce n'est pas un matelot.

THÉRÈSE.

Rentrez , ma fille ; et toi , va te promener.

GAUTHIER.

C'est un beau monsieur , qui a un habit avec de l'or !

THÉRÈSE, *s'arrêtant.*

Hein !

GAUTHIER.

Et sa bourse n'a pas fait naufrage ; car rien que pour lui avoir indiqué votre maison , il m'a donné un écu.

THÉRÈSE.

Ha ! ha !

HUBERT.

Voilà le vent qui change.

THÉRÈSE.

Au fait , puisque tu lui as indiqué ma maison , je le recevrai.

GAUTHIER.

Ma foi , je crois que le v'là.

THÉRÈSE

THÉRÈSE.

Eh bien ! mam'sellé, courez donc faire du feu, préparer tout pour recevoir cet étranger ; allons donc !

JULIETTE.

J'y vais ma mère. (*à part*) Et Théodore ne paraît pas ! (*Elle rentre.*)

## SCÈNE VI.

THERESE, CORSANGE, HUBERT, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Par ici, monsieur.

CORSANGE.

Je vous suis obligé, mon ami.

THÉRÈSE.

Monsieur, nous sommes bien sensibles à l'accident qui vous est arrivé.

CORSANGE.

Il n'aura pas de suites fâcheuses : notre vaisseau n'est qu'engravé ; on y travaille, et demain nous pourrons continuer notre voyage.

HUBERT.

Votre pilote ne connaissait donc pas la côte ?

CORSANGE.

Si fait ; mais nous étions poursuivis par un corsaire qui avait le vent en poupe : nous avons voulu nous réfugier dans la rade voisine, et nous avons donné contre un banc de sable qui nous a échoués.

THÉRÈSE.

Mon Dieu ! monsieur, riche comme vous paraissez, pourquoi vous exposer ainsi ?

CORSANGE.

Oh! la mer est une passion qu'on ne saurait vaincre.

HUBERT.

Sans doute; Thérèse, tenez, nous aimons la mer, nous autres, comme vous aimez l'argent.

THÉRÈSE.

Belle comparaison!

CORSANGE.

AIR : *Garde-marine à Rochefort.* (du Vaisseau-Amiral.)

Un franc marin va sur les eaux  
 Chercher la gloire et la richesse :  
 Une boussole est sa maîtresse,  
 Comme elle il n'a point de repos.  
 A ceux qui blâment son audace,  
 Il peut dire : l'homme, morbleu,  
 N'est pas fait pour rester en place ;  
 Il doit braver l'eau, l'air, le feu.  
 Si Colomb eût redouté l'onde,  
 Connaitrait-on le nouveau-monde ?  
 De même les Français, dans peu,  
 Rendront libre la mer entière,  
 Et sur l'un et l'autre hémisphère  
 Feront chanter (*bis*) eh ! vogue la galère !  
 Eh ! vogue la galère !

THÉRÈSE.

Si monsieur voulait entrer se reposer?

CORSANGE.

Volontiers. Ah! mes amis, vous ne devez pas manquer de pêcheurs sur cette côte?

GAUTHIER.

Oui, monsieur; c'est moi qui leur vends des filets.

CORSANGE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de m'en adresser un, à qui j'ai une commission importante à donner.

GAUTHIER.

C'est bon, monsieur; je vous enverrons le petit Théodore. Hubert, vous vous chargerez de l'avertir.

HUBERT.

Bien volontiers.

CORSANGE.

Je vous serai obligé. Entrons, madame.

*( Ils entrent ; Gauthier les suit. )*HUBERT, *seul.*

Au fait, il n'a jamais tant tardé ; cela commence à m'inquiéter.... *( Ritournelle de l'air : Ma barque légère. )* Ah ! je l'aperçois ! Dieu soit loué !

## SCENE VII.

HUBERT, THEODORE, *sur sa barque.*

HUBERT.

Enfin te voilà.

THÉODORE.

Oui, mon ami. Est-ce que tu avais peur pour moi ?

HUBERT.

Pourquoi reviens-tu si tard ?

THÉODORE.

Ah ! dame ! la tempête a été forte !

*( Il saute à bas de sa barque, où il prend un petit coffret. )*

HUBERT.

As-tu fait bonne pêche ?

THÉODORE, *montrant le coffret qu'il pose sur un banc.*

Oui, mon ami, bonne pêche.

HUBERT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

## LE PETIT PECHEUR,

THÉODORE.

AIR : *Ma barque légère.*

Ma barque légère  
 Portait mes filets,  
 Et loin de la terre  
 Gaiement je flottais :  
 Soudain un orage  
 Se forme dans l'air ;  
 Au sein d'un nuage  
 Paraît un éclair,  
 Le tonnerre gronde,  
 Agite les flots ;  
 Il fait frémir l'ondè,  
 Gémir les échos.  
 Bientôt je remarque  
 Un vaste rocher,  
 J'y conduis ma barque  
 En hardi nocher ; (*bis.*)  
 J'étais là tranquille,  
 Quand j'entends des cris,  
 Et vers mon asile  
 Je vois des débris :  
 D'une âme inquiète  
 Soudain je ramais ;  
 Mais cette cassette } (*bis.*)  
 Brise mes filets ;  
 Cela me désole,  
 Je maudis mon sort ;  
 Mais je me console } (*bis.*)  
 Quand j'y vois de l'or :  
 La tempête cesse,  
 Je pars sans effort ;  
 Avec ma richesse } (*bis.*)  
 Je reviens au port.

HUBERT.

Comment ! ce coffret renferme de l'or ?

THÉODORE.

Et des bijoux. J'ai fait sauter la serrure. Vois si je n'ai pas fait bonne pêche. Mon ami Hubert, te voilà riche pour toujours.

HUBERT.

Moi ! eh ! pourquoi donc ?

THÉODORE.

Pourquoi? Quand Théodore a quelque chose, est-ce qu'il n'y en a pas toujours la moitié pour Hubert?

HUBERT.

Allons donc! ne te dois-je pas déjà assez?

THÉODORE.

C'est moi qui te dois tout : quand tu m'as accueilli sur cette côte, que tu m'as instruit au métier de marin....

HUBERT.

Et toi, petit drôle, quand tu m'as sauvé la vie, et que tu me la conserves par des soins assidus....

THÉODORE.

Quand tu me donnes chaque jour des leçons, et que tu formes mon esprit et mon cœur....

HUBERT.

Quand tu passes ta jeunesse auprès d'un vieillard infirme.... Allons, monsieur, c'est moi qui vous dois tout....

THÉODORE.

C'est moi, monsieur....

HUBERT.

Je vais me fâcher....

THÉODORE.

Je vais me mettre en colère....

HUBERT.

Si tu m'offres encore tes richesses!....

THÉODORE.

Si tu me refuses encore!....

HUBERT, *s'éloignant.*

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère:*

Je vais donc quitter notre asile!

THÉODORE.

Tu ne pourras...

HUBERT.

Tu vois bien que tu m'es utile.

THÉODORE.

Mais je ne peux vivre sans toi.

HUBERT.

Chef enfant ! garde ta richesse.

THÉODORE.

Quel bonheur tu veux m'envier !

HUBERT.

J'accepte donc....

THÉODORE.

Oui, je t'en presse.

HUBERT.

Car tu seras mon héritier.

Et je te garderai soigneusement cet héritage-là...  
Ah ça ! j'ai parlé pour toi ce matin à la mère Thérèse : elle m'a renvoyé aux Antipodés ; mais j'ai viré de bord, j'ai jeté les grappins, et tu peux maintenant cingler à pleines voiles vers le Cap-de-Bonne-Espérance.

THÉODORE.

Tu crois, mon ami ?

HUBERT.

Tu es riche, tu es le gendre qui lui convient : elle congédiera Gauthier ton rival. Pour Juliette, riche ou non, elle t'aime de tout son cœur : je vais te l'envoyer, conclure avec la mère ; et morbleu ! nous danserons demain. Allons, mon enfant, te voilà heureux, cela me rajeunit de vingt ans.

AIR : *A tous les maux qu'ici-bas l'on endure.* (du Mont-Alphéa.)

J'ai tout perdu, les plaisirs, la fortune ;

Mais, mon enfant, il me reste ton cœur ;

Point de regrets, point de plainte importune ;

Je suis heureux en voyant ton bonheur.

Sur cette mer si féconde en orages,  
 Heureux, lorsque dans son canot léger,  
 En attendant le dernier des naufrages,  
 On peut garder l'espoir pour passager.

J'ai tout perdu, etc.

(*Il embrasse Théodore et entre chez Thérèse.*)

THÉODORE, *seul.*

Chère Juliette, j'espère maintenant la posséder.  
 Ah! la voilà.

## SCÈNE VIII.

JULIETTE, THEODORE.

JULIETTE.

Vous voici de retour? quelle inquiétude vous  
 m'avez donnée!

THÉODORE.

Ah! dame! on ne fait pas fortune sans courir  
 quelques risques.

JULIETTE.

Fortune! vous avez fait fortune, Théodore? eh!  
 comment cela?

THÉODORE.

*AIR : Du Vaudeville de l'Avare.*

Chacun, pêchant à sa manière,  
 Peut s'enrichir du plus au moins;  
 A peine la pêche ordinaire  
 Suffit-elle aux moindres besoins.  
 Souvent le bénéfice double,  
 Quand les pêcheurs sont des filoux;  
 Mais moi j'ai pêché des bijoux,  
 Et ça, sans pêcher en eau trouble.

JULIETTE.

Des bijoux!

THÉODORE.

Oui, de l'or, des diamans, ma fortune enfin :

je l'ai prise dans mes filets. Hubert est allé prévenir ta mère de cela , et demain nous serons époux.

JULIETTE.

Quel changement inespéré !

## SCENE IX.

GAUTHIER, JULIETTE, THERÈSE, THEODORE,  
HUBERT.

T H É R È S E.

Que viens-je d'apprendre ? comment , Théodore , tu as fait fortune en si peu de tems ? Ecoute , mon ami , je t'ai toujours estimé ; si je t'ai refusé ma fille , c'est que je ne voulais pas vous voir dans la misère. Te voilà riche , vous pouvez faire une bonne maison ; mariez-vous , mes enfans , j'aime les mariages.

G A U T H I E R.

Eh ben ! et moi , mère Thérèse , avec mes mille écus d'héritage et vot' parole ?

T H É R È S E.

Avec ton héritage et ta figure , tu ne manqueras pas de femme , va , mon garçon.

H U B E R T.

Et nous allons faire dresser le contrat ; donne-moi ce coffret , Théodore

A I R : *Vaudeville du pont des Arts.*

Vite , allons chez le notaire ,  
Jettons-y l'ancre à l'instant.  
En amour , pour prendre terre ,  
Il faut saisir le bon vent.

T H É R È S E.

J'aime en voguant vers Cythère ,  
Pour lest un bon coffre-fort ;  
Quand la barque est trop légère ,  
Elle fait naufrage au port.

T O U S.

Vite , allons chez le notaire , etc.

JULIETTE.

Plus de craintes, plus d'orage;  
 Nous verrons, selon nos vœux,  
 Régner dans notre ménage  
 Le calme le plus heureux.

TOUS.

Vite, allons chez le notaire, etc.

*( Ils sortent. )*

## SCENE X.

CLAUDINE, GAUTHIER.

GAUTHIER, *pleurant.*

Allez, allez, chez le notaire, c'est moi qui devais  
 y aller. Que j'ai de guignon!

CLAUDINE, *à part.*

V'là Gauthier qui se désole : moquons-nous de  
 lui... faut que je tâche de trouver queuq' malice  
 pour qu'il consente à me laisser épouser son neveu  
 Julien. (*haut*) Eh bien! mon pauvre Gauthier?

GAUTHIER.

Eh bien! mani'selle Claudine?

CLAUDINE.

Ma cousine vous fait donc infidélité?

GAUTHIER.

Oui, mam'selle Claudine, pour une cassette.

CLAUDINE.

Préférer une cassette à un homme.... comme ce  
 bon Gauthier! ça crie vengeance.

GAUTHIER.

Oui, ça la crie, et je me vengerai.

CLAUDINE.

Ah! si elle se moque de vous, je n'en suis pas  
 fâché.

GAUTHIER.

Vous avez bon cœur.

CLAUDINE.

Ça vous fera sentir ce que c'est qu'un amour méprisé.

GAUTHIER.

Qu'est-ce que vous voulez donc me dire ?

CLAUDINE.

Faut que vous soyez ben aveugle , pour vous attacher à quelqu'un qui ne vous aime pas , tandis que...

GAUTHIER.

Tandis que... achevez.

CLAUDINE.

Oh ! non , la pudeur...

GAUTHIER.

Bah ! la pudeur , c'est des bêtises : est-ce que... hein ?

CLAUDINE.

Faut-il vous le dire ? eh ben ! oui.

GAUTHIER.

Ah ! que j'étais donc bête ! et je ne m'en étais pas aperçu ! Comment vous m'aimez ?

CLAUDINE.

C'est vous qui l'avez dit.

GAUTHIER.

Eh ben ! je croyais que vous me préféreriez mon neveu Julien.

CLAUDINE.

Ah ! ben oui ! j'ai meilleur goût que ça : pour lui , je sais ben qu'il m'aime ; mais....

AIR : *Égayer la veillée.* ( d'Owinska. )

D' la gaité je chéris l'empire ,  
Et sur vous j'ai jetté les yeux ;  
Afin de m'amuser , je veux  
Un mari qui me fasse rire.

Or, vous êtes assez plaisant,  
 Pour que j' vous aime à la folie ;  
 Et je vais , en vous épousant ,  
 M'égayer ( *bis* ) pour la vie.

GAUTHIER , à part.

J'en manque une ; diable , il ne faut pas manquer l'autre ! ( *haut* ) Eh ben ! mamselle Claudine , faut faire nos conditions : vous savez que j'ai mille écus en mariage , par l'héritance de mon oncle qu'est mort. Qu'est-ce que vous m'apporterez ?

CLAUDINE , à part.

Le vilain intéressé ! ( *haut* ) Chut ! j'ai peur qu'on ne nous écoute ; trouvez-vous à la nuit tombante sous ma fenêtre : je vous dirai ça.... Adieu , Gauthier.... à la brune.

GAUTHIER.

Oui , charmante blonde , je n'y manquerai pas.

CLAUDINE.

V'la le voyageur qui loge chez ma tante... Adieu , je vais retrouver tout le monde : à ce soir.

GAUTHIER.

A ce soir.

## SCÈNE XI.

CORSANGE , GAUTHIER , THEODORE , *au fond* ,  
*rencontre Claudine , qui lui parle bas.*

CORSANGE.

Eh bien ! mon ami , où est donc ce pêcheur que tu m'avais promis de m'indiquer ?

GAUTHIER.

Monsieur , il est dans le moment actuel chez le notaire : ma foi non , tenez , le v'la qui vient par ici. — Théodore , v'la monsieur qui veut te parler. — Excusez , monsieur , si je vous quitte , c'est que j'ai des filets à tendre.... ( *Il sort.* )

## SCENE XII.

THEODORE, CORSANGE.

CORSANGE.

Vous êtes pêcheur, mon ami?

THÉODORE.

Oui, monsieur, prêt à vous servir.

CORSANGE.

Vous êtes bien jeune.

THÉODORE.

J'en suis plus lesté.

CORSANGE.

Mais, l'expérience?

THÉODORE.

Ne vaut pas l'adresse pour bien mener sa barque.

CORSANGE.

Comment donc, du sel!

THÉODORE.

Ah! je ne suis pas un pêcheur d'eau douce.

CORSANGE.

Et de l'esprit!

THÉODORE.

Je suis en belle humeur.

CORSANGE.

Vous croyez que la gaité en donne?

THÉODORE.

Et la fortune aussi.

CORSANGE.

Vraiment?

THÉODORE.

Oh ! quand les eaux sont basses , le pêcheur ne rit pas.

CORSANGE.

Il est charmant.

THÉODORE.

Vous êtes bien bon.

CORSANGE.

Pas plus qu'il ne faut.

THÉODORE.

Vous avez bien raison.

CORSANGE.

Pourquoi ?

THÉODORE.

AIR : *De Marianne.*

C'est une pêche que la vie ;  
Quelques hommes sont les poissons.  
D'autres , de les prendre ont envie,  
Et ces pêcheurs sont les fripons.

Pour nous tromper,  
Nous attraper,  
Ils ont beaucoup de finesse,  
D'adresse :

Lignes et rets ,  
Sont toujours prêts ;  
Ils troublent l'eau pour cacher leurs filets.  
Un honnête homme , quoiqu'il fasse ,  
A le sort du pauvre poisson ;  
Celui qui mord à l'hameçon ,  
Est bientôt dans la nasse.

CORSANGE.

Petit pêcheur , tu as de l'esprit ; mais as tu celui de ton état ?

THÉODORE.

Mon état , je le quitte pour un meilleur.

CORSANGE.

Et lequel?

THÉODORE.

Celui d'armateur. J'achète un vaisseau : en avez-vous un à vendre?

CORSANGE.

Tu es donc bien riche?

THÉODORE.

Riche!... je ne sais pas encore le compte de mon bien.

CORSANGE.

Avant de quitter ton état, rends moi un service.

THÉODORE.

Oh! volontiers : pour obliger, il n'y a rien que je ne fasse.

CORSANGE.

Ecoute : dans cette malheureuse tempête, j'ai perdu un coffret qui contenait la plus grande partie de ma fortune, et c'est là ce qu'il faut essayer de repêcher.

THÉODORE.

Un coffret! ah! mon dieu, si c'était.... Eh! comment est il, monsieur, ce coffret?

CORSANGE.

Brun, avec une plaque de cuivre, sur laquelle sont gravées mes armes.

THÉODORE.

Brun! une plaque de cuivre! des armes! ah! c'est cela.... Monsieur, soyez tranquille, votre coffret n'est pas perdu, Mais Juliette... ah! mon dieu, mon dieu!

CORSANGE.

Est-ce qu'il est fou? je n'y comprends rien.

## SCÈNE XIII.

GAUTHIER, CLAUDINE, JULIETTE, THERESE,  
HUBERT, CORSANGE, THEODORE.

TOUS.

AIR : *Eh! gai, gai, etc.*

Eh! gai, gai, gai, c'est un plaisir  
D' marier fille  
Gentille;  
C'est ben dommage d' voir finir  
Ce qui fait tant d' plaisir.

JULIETTE.

Quand l' futur est aimable....

HUBERT.

Et riche par dessus...,

THERÈSE.

Fut-il laid comme un diable,  
Pourvu qu'il ait d' s'écus....

TOUS.

Eh! gai, gai, etc.

GAUTHIER.

Gardez votre allégresse;  
Pardine, en ce moment,  
Pour celui qu'on délaisse,  
C'est ben divertissant!

TOUS.

Eh! gai, gai, etc.

GAUTHIER, *tristement.*

Eh! gai, gai, etc.

CLAUDINE, *bas à Gauthier.*

Eh ben! Gauthier, tu pleures?

GAUTHIER, *bas à Claudine.*

Pour mieux cacher mon jeu, mam'selle.

(*Il rentre chez lui.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ GAUTHIER.

CORSANGE, *à part.*

Ah ! voilà mon coffret : je comprends maintenant la fortune du petit pêcheur, et sa tristesse subite.

HUBERT.

Allons, enfans, de la joie. Eh ! bien, Théodore, qu'as tu donc ?

CORSANGE, *passant entre Thérèse et Hubert.*

Mes amis, écoutez moi. Je vous demande pardon d'avance du chagrin que je vais vous causer.

HUBERT.

Qu'est-ce qu'il va dire, celui-là ?

CORSANGE.

Je suis fâché de troubler une fête.

JULIETTE.

Troubler une fête ! mon mariage ?

CORSANGE.

Je ne prétends point m'y opposer ; seulement, je redemande ce coffret qui m'appartient, et sur lequel je vois avec chagrin que vous comptiez.

THÉRÈSE.

Comment ! la fortune de Théodore ?...

CORSANGE.

C'est un des effets que j'ai perdus dans la tempête.

HUBERT.

C'est un coup de canon qui me tue.

THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu ! qu'allions-nous faire ? quel bonheur d'avoir su cela d'avance ! plus d'affaires, monsieur

monsieur Hubert. — Théodore, j'en suis bien fâchée ; mais je vous défends de penser à ma fille.

JULIETTE.

Ah ! mon dieu ! quel chagrin !

CLAUDINE, *à part*.

Pauvre petite ! heureusement que Gauthier n'est pas là, je le tiens.

HUBERT.

Monsieur, vous redemandez cette cassette ; suis-je bien sûr qu'elle vous appartient ?

CORSANGE.

Monsieur, le coffret est marqué à mes armes, et le capitaine du vaisseau vous l'attestera. Son témoignage vous suffira-t-il ?

HUBERT.

Eh ! monsieur, le vôtre me suffit : mais ce coffret n'est dans mes mains qu'un dépôt ; je le rends à Théodore, il en fera l'usage qu'il jugera convenable. (*à Théodore*) Tiens, mon enfant, le voilà, c'est toi qui l'as trouvé.

THÉODORE.

Oui, je le reçois pour le rendre à son propriétaire.

CORSANGE.

Je vous remercie, mon ami ; il est bien de préférer son devoir à son bonheur, et le ciel vous récompensera.

HUBERT.

Vous chargez le ciel de ce soin ?

CORSANGE.

Lui seul peut offrir à Théodore un prix digne de sa probité. (*à Thérèse*) Madame, je vous confie ce dépôt.

THÉRÈSE.

Soyez tranquille, monsieur. (*Elle rentre avec la cassette.*)

CORSANGE, *à part.*

Assurément je dois le récompenser ; mais attendons pour le mieux juger.

HUBERT, *à part.*

Oh ! l'avare ! il ne donne rien , rien du tout !

CORSANGE.

Mon ami , si je puis vous être utile , je le ferai avec plaisir. Puis-je savoir qui vous êtes ?

THÉODORE.

Un malheureux orphelin.

AIR : *Nouveau de M. DOCHE.*

Théodore avec confiance,  
Va vous raconter son malheur.  
Fils d'un marin , dès son enfance,  
Il fut sur l'élément trompeur ;  
Il cherchait fortune sur l'onde ,  
L'orage emporta son bonheur.  
Oui , la mer est comme le monde :  
Ah ! plaignez le petit pêcheur.

*Deuxième couplet.*

Ses parens fuyaient leur patrie ;  
Il était l'enfant de l'amour.  
Il vit , dans la mer en furie ,  
Périr ceux dont il tient le jour :  
Il serait le jouet de l'onde ,  
Sans Hubert , son cher bienfaiteur.  
L'amitié le retient au monde ;  
Mais.... plaignez le petit pêcheur.

CORSANGE.

Il est charmant , et il m'inspire le plus vif intérêt.

HUBERT.

Diable ! c'est heureux : morbleu ! j'ai vu vingt combats , j'ai tué cinquante turcs sans frémir ; et cet enfant me fait verser des larmes.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, JULIEN, *accourant, suivi des*  
VILLAGEOIS.

JULIEN.

AIR : *De l'Anglaise, ou : Vaudeville de l'Intrigue Impromptu.*

Mes amis, voici  
Les corsaires sur ce rivage :  
Hélas ! les voici  
Qui, dans l'instant, vont fondre ici.

TOUS.

Mes amis, voici, etc.

LES FEMMES.

Ah ! courons,  
Fuyons,  
Et cachons-nous dans le village.  
Vous,  
Défendez-nous. *(Elles s'enfuient.)*

LES HOMMES.

Allons plutôt nous cacher tous.

THÉODORE.

Comment ? sarpejeu !  
Vous avez bien peu  
De courage.  
A fuir être prêts !  
Mais vous n'êtes donc pas Français ?  
Chassons l'ennemi  
Qui débarque sur ce rivage ;  
Et prouvons qu'ici  
Nous sommes plus braves que lui.

TOUS.

Chassons l'ennemi, etc.

*(Théodore court à sa cabane, prend une carabine  
pour lui, et un sabre qu'il donne à Hubert.)*

THÉODORE.

Hubert, sois notre général. Vous, mes amis,  
prenez pour armes tout ce que vous trouverez.

Notre petite troupe se grossira de tous ceux que nous rencontrerons dans le village : allons, Hubert, commande-nous.

(*Chacun saisit une arme , un fusil , etc.*)

HUBERT.

C'est un petit diable ! Allons, vous autres, êtes-vous armés ?

TOUS.

Oui, commandant.

HUBERT.

Alignement.

CORSANGE.

Monsieur, je veux en être aussi. Je cours avertir tous nos matelots et nos passagers, qui vont se ranger sous vos ordres.

HUBERT.

En ce cas, monsieur, acceptez le commandement.

CORSANGE.

Il est trop bien placé. Ne perdons pas de tems, partons.

THÉODORE, à Juliette, qui est sur sa porte.

Ma petit Juliette, un baiser ; ça me donnera du courage.

HUBERT.

A vos rangs.

THÉODORE.

AIR : *Du pas redoublé.*

Allons, amis, doublons le pas ;

Ne perdons pas la tête.

Les Français marchent aux combats

Comme dans une fête.

Oui, par eux l'ennemi troublé,

Va prévoir sa défaite ;

Et sur l'air du pas redoublé

Il battra la retraite.

(*Ils défilent.*)

## SCÈNE XVI.

GAUTHIER, *seul, entr'ouvrant la porte de sa cabane, et passant sa tête.*

Qu'est-ce que c'est donc que ce bruit-là que j'entends? Ils crient, ils chantent : je n'entends plus rien. Personne ne me voit.... Ma foi! profitons de ce que Claudine est amoureuse de moi. (*Il va sous sa fenêtre.*) Mam'selle Claudine! hei! y êtes-vous? Chantons pour voir si elle m'entendra.

## BARCAROLE.

AIR : *Nouveau de M. DOCKE.*

V'là l' batelier d'amour  
 Qui s' lève au point du jour ;  
 Venez, jeune fillette,  
 Car sa nacelle est prête.  
 Pour chacune à son tour,  
 De ramer il se pique.  
 Donnez votre pratique  
 Au batelier d'amour :  
 Oh ! oh ! oh !  
 Au batelier d'amour.

*Deuxième couplet.*

V'là l' batelier d'amour  
 Qui rame nuit et jour :  
 Qu' fillette sans sa mère  
 S'embarque pour Cythère,  
 Il s' charge du retour ;  
 Sa boussole est unique.  
 Donnez votre pratique  
 Au batelier d'amour :  
 Oh ! oh ! oh !  
 Au batelier d'amour.

## SCÈNE XVII.

GAUTHIER, CLAUDINE, à sa fenêtre.

CLAUDINE.

Qui donc est-là ?

GAUTHIER, *grim pant le long du filet qui est attaché à la fenêtre de Claudine.*

Ah ! la v'là. Mam'selle Claudine, c'est moi.

CLAUDINE.

Que faites-vous donc ?

GAUTHIER.

C'est pour causer de plus près.

CLAUDINE.

Mais vous ne savez pas.... Ecoutez donc.

GAUTHIER.

Vous me le direz quand je serai là-haut.

CLAUDINE.

Mais si les corsaires....

GAUTHIER.

Hein ! comment les corsaires ?

CLAUDINE.

Vous savez bien qu'ils sont débarqués.

GAUTHIER.

Non, je ne savais pas ça. (*On entend une décharge de mousqueterie.*) Ah ! là ! là ! je les entends ! où me cacher ? (*Le pied lui glisse, il tombe pris dans le filet.*) Ah ! mon Dieu ! je suis pris ! Je les entends : ils vont me repêcher-là. Je suis dans la nasse.

## SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS, THEODORE à leur tête : il a un chapeau d'officier et une épée à la main. LES FEMMES sortent de leurs maisons. GAUTHIER se blottit dans le filet où il est suspendu ; personne ne l'aperçoit.

TOUS.

La victoire est à nous, (bis.)

C'est le cri de la France ;

Elle répond d'avance

A ce refrain si doux :

La victoire est à nous. (ter.)

HUBERT.

Ils se sont rembarqués plus vite qu'ils n'étaient descendus. Mais, corbleu ! le petit drôle s'est battu comme un lion. Monsieur Corsange, il a rossé le capitaine corsaire qui vous poursuivait, avec un courage....

THÉODORE.

Il a perdu en courant son épée et son chapeau. Cela me va-t-il bien, Hubert ?

JULIETTE.

Ah ! maman ! qu'il est gentil comme ça !

CORSANGE.

Madame, il s'est conduit en brave. Mon ami, en attendant que je rende compte de votre conduite au ministre, et que je vous fasse placer dans la marine, permettez-moi de vous offrir, pour le double service que vous m'avez rendu, une somme de douze mille francs, qui vous servira de dot pour épouser l'aimable Juliette.

TOUS.

Douze mille francs !

HUBERT.

Tu peux accepter.

THÉODORE.

Ah ! monsieur , c'est trop !...

THÉRÈSE.

Non , non , ce n'est pas trop. Epouse donc ta Juliette , puisque tu l'aimes tant.

CORSANGE.

Je signerai au contrat.

GAUTHIER , *dans le filet.*

Comment , il l'épouse ! et moi donc , mamselle Claudine , délivrez-moi.

TOUS , *le regardant.*

Ah ! ah ! que fait-il là ?

GAUTHIER.

Ça m'est égal que mamselle Juliette se marie : moi , j'épouse Claudine.

JULIEN.

Bah ! et moi donc , mon oncle ?

GAUTHIER.

Dame , parlez donc , mamselle Claudine !

CLAUDINE.

Moi , je n'ai rien à vous dire.

JULIEN.

Mon oncle , consentez que je l'épouse , ou ben nous vous laissons-là , d'abord.

TOUS.

Consentez , consentez , monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

Ah ! je suis pris dans mes propres filets. Epousez-vous tous , et laissez-moi tranquille. (*On le délivre.*)

THÉODORE.

THÉODORE.

Que je vais être heureux ! Et toi , Hubert , tu ne nous quitteras pas.

HUBERT.

Où serais-je mieux qu'avec toi ?

GAUTHIER.

C'est fini ; demain , avec mes mille écus , j'achète une barque , et je me fais pêcheur. Il n'a trouvé qu'une petite cassette , je trouverai peut être une grosse malle.

THÉODORE.

Que tu rendras : va , mon ami , on n'est pas toujours aussi heureux que le petit pêcheur.

VAUDEVILLE.

THÉRÈSE.

AIR : *Nouveau de M. DOCHE.*

Embarquez-vous,  
L'amour vous encourage.  
C'est à votre âge un présage  
Bien-doux.

Il faut pourtant redouter maint orage ;  
Du mariage , hélas ! c'est là le sort :  
Si la raison ne vous suit en voyage ,  
Vous pourriez bien faire naufrage au port.

HUBERT.

J'ai navigué dans ma vive jeunesse ;  
A dix-huit ans , on est leste , on est fort.  
L'âge est venu , j'ai connu la paresse ,  
Et pour ramer j'avais besoin d'effort ;  
Mais à présent , je crains pour ma vieillesse ,  
Je pourrais bien faire naufrage au port.

CORSANGE.

Sur son babil ,  
Souvent un sot se fonde ,  
Et veut passer pour savant , pour subtil.  
Dans plus d'un cercle , il parle , il juge , il fronde ;  
On applaudit , il crie encor plus fort.  
Qu'un sage vienne , il éclaire le monde ;  
Le sot se tait , et fait naufrage au port.

THÉODORE.

Pour-bien mener sa barque dans le monde,  
 Il est un art qu'il faut savoir d'abord :  
 C'est une mer en naufrage féconde,  
 Où l'intrigant surnage avec effort.  
 Mais aujourd'hui, qu'un bon vent nous seconde,  
 Tout intrigant fera naufrage au port.

GAUTHIER.

Avec Babet, un jour Lucas s'embarque :  
 L'amour malin voltigeait sur son bord ;  
 Mais sans le voir, Lucas mène sa barque ;  
 Sur l'aviron, il s'appuie et s'endort ;  
 Comm' il n' suit pas le chemin qu'on lui marque,  
 V'là mon nigaud qui fait naufrage au port.

JULIETTE, *au public.*

L'Auteur, tremblant sur sa barque légère,  
 Des ouragans doit redouter l'effort.  
 Ramez pour lui, c'est en vous qu'il espère.  
 Du vent qui siffle, il craint le bruit discord :  
 Faites, messieurs, que par ce vent contraire,  
 Il n'aille pas faire naufrage au port.

FIN.